

Dans un Ehpad, en attendant le vaccin : « C'est un crève-cœur de les voir si malheureux »

Dans les maisons de retraite, la campagne de vaccination prend parfois des accents kafkaïens, tant la procédure est lourde. Les résidents sont impatients, les soignants, beaucoup moins. Natacha Tatu a passé une semaine dans un établissement du Rhône.

Par [Natacha Tatu](#)

Publié le [12 janvier 2021 à 14h54](#) Mis à jour le 12 janvier 2021 à 17h21

A l'Ehpad Saint-François-d'Assise de Saint-Clément-sur-Valsonne, le Dr Jacques, qui travaille dans l'établissement depuis plus de trente ans, rend visite à Yvonne, une résidente de 101 ans. (HUGO RIBES POUR L'OBS)

□ □

« Non, mais regardez-moi ça... Ceux qui ont produit un truc pareil n'ont jamais fait de vaccination ! »
Casque de cheveux gris et tête de bon médecin de famille, le Dr Alain Jacques, 68 ans, n'est pas content. Sur son bureau, 45 pages de consignes jargonantes, détaillant par le menu le protocole d'injection, des protocoles de traçabilité... *« Ils nous envoient des extraits du code de déontologie, des tas de textes réglementaires, nous expliquent comment piquer, ce qu'il faut faire en cas de réaction allergique... C'est humiliant à la fin. »*

Avec plus de trente ans d'expérience, le médecin coordonnateur de cet Ehpad perdu en pleine nature, à Saint-Clément-sur-Valsonne, à 50 kilomètres de Lyon, est dans les starting-blocks pour démarrer la campagne... *« Mais qu'ils nous fassent confiance et qu'ils avancent ! On nous abreuve de textes administratifs, mais on n'a toujours rien de précis sur l'acheminement des doses, sur le stockage. Il faudrait un gestionnaire pour appliquer toute cette procédure, une personne dédiée à temps plein. »*

[Antoine Flahault : « Il est possible de mettre en œuvre une vaccination de proximité en France »](#)

Et, du personnel, Saint-François-d'Assise en manque cruellement. Fondé par des religieuses il y a plus de trente ans, aujourd'hui laïque, cet établissement de 52 résidents auxquels s'ajoutent les 13 handicapés mentaux du « foyer de vie » fonctionne à flux tendu. Entre les aides-soignantes, les auxiliaires de vie, et les deux infirmiers coordonnateurs, il affiche un ratio d'un soignant pour quatre résidents. C'est dans la moyenne nationale, et c'est bien peu. La grande chance de l'établissement : le médecin, censé travailler à mi-temps, est en fait disponible sept jours sur sept, jour et nuit... Mieux : il est habilité à faire des prescriptions, ce qui n'est pas le cas de tous les médecins coordonnateurs travaillant en Ehpad, loin de là. En revanche, il n'y a pas d'infirmière de nuit. Pas de psychologue ni d'animatrice non plus : elles ont démissionné au début de la crise sanitaire. La quarantaine sportive, David Pantel, directeur de l'établissement, court toute la journée. Lui aussi croule sous les contraintes budgétaires et les consignes administratives. *« La bureaucratie alimente la bureaucratie, et nous, on est sous l'eau. »*

Cet Ehpad, c'est le troisième qu'il dirige. Fraîchement repeints, lumineux avec leurs grandes baies vitrées d'où l'on aperçoit parfois le mont Blanc, les locaux sont bien entretenus, et les chambres, confortables. Un fleuriste ami se charge bénévolement chaque semaine de la décoration florale avec ses invendus. Les résidents, qui paient 2 200 euros par mois – pour partie pris en charge par le département –, ne sont pas mal lotis. David Pantel, qui adore son boulot, plaisante volontiers avec ses pensionnaires, qu'il connaît tous par leur nom. Il autorise la présence d'animaux de compagnie, si importants pour certains, n'hésite pas à transgresser les règles pour leur offrir une dégustation d'huîtres et de vin blanc, ou à organiser une balade en side-car pour une vieille dame qui en rêvait.



David Pantel, directeur de l'Ehpad, et Nancy, qui a eu 90 ans en 2020.

Recueillir le consentement éclairé de certains patients dans le cadre de la campagne vaccinale contre le Covid est parfois impossible car certains résidents ne comprennent pas de quoi on leur parle. (HUGO RIBES POUR L'OBS)

Malgré les contrôles administratifs et des comptes structurellement dans le rouge, qu'il faut redresser, diriger un établissement associatif, loin des objectifs de rentabilité des grands groupes, mais aussi de certaines pesanteurs du secteur public, lui laisse un peu plus de marge de manœuvre. Les équipes le reconnaissent. « *Ici, l'humain l'emporte sur les procédures* », glisse une jeune aide-soignante qui a travaillé auparavant dans un Ehpad privé. L'équipe est soudée, le turn-over, faible, même si plusieurs soignants ont décidé de démissionner pour changer de vie depuis le début de la crise du Covid, qui les a tous sérieusement ébranlés.

« J'étais prêt pour l'hécatombe »

Depuis trente ans qu'il travaille ici, le Dr Jacques connaît bien la maison. S'il n'y a eu aucune contamination lors de la première vague, c'est en bonne partie grâce à lui. « *J'étais prêt pour l'hécatombe* », reconnaît-il. Dès le 5 mars, dix jours avant le confinement, il a décidé de calfeutrer le bâtiment « *Au vu de ce qui se passait dans le Grand Est, ce n'était pas compliqué de voir ce qui nous attendait.* » Plus d'accueil de jour, plus de réfectoire, pas d'intervenants extérieurs ni de visites, et cantonnement généralisé des résidents dans les chambres...

De son côté, David Pantel a réuni son personnel. « *J'avais besoin de savoir sur qui je pouvais compter.* » A deux défections près, « *l'équipe a joué le jeu* ». Il s'est démené pour équiper les soignants. Grâce à son réseau, il a dégoté 5 000 masques FFP2, « *périmés mais tant pis* », du gel grâce à la pharmacienne, des surblouses auprès d'un industriel... « *L'avantage d'être en milieu rural, c'est qu'on se serre les coudes. Le système D a fonctionné.* »

[DOSSIER. Le drame confiné des Ehpad](#)

Mais juste avant le deuxième confinement, patatras. Un premier cas est découvert presque par hasard, le 27 octobre. Un résident emmené à l'hôpital après s'être blessé est testé positif. « *Il nous a sauvés* », souffle une aide-soignante. Dans la foulée, toute la maison est testée. A partir de ce moment, elle le sera toutes les semaines. Au total, six cas seront identifiés chez les soignants, seize chez les résidents. Quatre sont morts. David Pantel raconte :

« *Pour trois d'entre eux, qui étaient malades, en fin de vie, le virus a été un accélérateur. La quatrième, une dame de 86 ans, en est effectivement morte.* »

Pour les résidents, ce deuxième confinement a été terriblement éprouvant. « *Beaucoup se sont renfermés ; certains ont déprimé. C'est dur de les voir se dégrader, ne plus sourire* », dit Hubert, le jeune infirmier coordonnateur. Quand il a fallu revêtir lunettes, blouses, charlottes, quelques-uns ont carrément pris peur. « *Une vieille dame a cru être kidnappée, elle répétait que sa famille ne paierait pas de rançon...* » Il a fallu calmer, séduire les plus agités. Très vite, l'hôpital voisin a été clair : « *On est saturés, on ne pourra pas vous aider.* » Le médecin a commandé de l'oxygène, de la morphine aussi. « *Il a fallu contacter une à une les familles, pour connaître leurs souhaits en cas de dégradation, pour ne pas avoir à décider dans l'urgence,* raconte Hubert, encore ému. *On n'était pas préparés à ça.* »

« Ces précautions ne sont pas adaptées à notre réalité »

Aujourd'hui, David Pantel comme le médecin ne comprennent pas bien pourquoi les Ehpad sont prioritaires, « *alors qu'il faudrait vacciner urgemment les personnes âgées qui vont et viennent en ville* ». Mais qu'importe l'ordre ! Ils espèrent une campagne massive, rapide, des « vaccinodromes » même, avec des injections à la chaîne... On en est loin. Dans cette maison, où la moyenne d'âge flirte avec les 90 ans, la procédure imposée par les autorités sanitaires donne le vertige. Un, il faut établir la liste de résidents vaccinables. Deux, [recueillir leur « consentement éclairé »](#), après un premier entretien. Trois, prévoir une nouvelle consultation, quelques jours plus tard, par le médecin cette fois, qui doit les avertir des effets secondaires. Puis, cinq jours plus tard, première injection, à condition toutefois que le patient ne se soit pas entre-temps rétracté... « *Voudrait-on les effrayer qu'on ne s'y prendrait pas autrement* », souligne le médecin.



Après réflexion, Marcelle, 93 ans, ne veut plus se faire vacciner : « *A mon âge, à quoi ça sert* », dit-elle.

A force, certains finissent par douter. Comme Marcelle, 93 ans, charmante vieille dame toute menue, qui hier encore n'était pas contre. Mais elle a réfléchi, en a parlé avec sa nièce, et refuse désormais. « *A mon âge, à quoi ça sert ?* » Selon les dernières directives, l'établissement a une semaine pour boucler les consultations et passer commande des doses nécessaires. « *Impossible* », selon le médecin, qui compte bien « *vendre son produit* », comme il dit en riant, à ses résidents.

« *L'administration ouvre le parapluie, le parasol et le parachute. Ces précautions ne sont pas adaptées à notre réalité.* »

Yvonne non plus, finalement, ne veut pas de vaccin. A 101 ans, la vieille dame, doyenne de l'établissement, est une miraculée, « *un phénomène* », comme dit sa petite-fille. Testée positive, elle est aujourd'hui en pleine forme. « *J'ai une bonne constitution.* » Quand elle était plus jeune, elle se promenait souvent dans le coin avec son mari. « *Je me disais : les malheureux, mais comment peuvent-ils vivre là ? Et me voilà...* » Elle n'entend plus très bien, mais ne s'en laisse pas compter. « *Ici, beaucoup ont perdu la tête, les pauvres... Moi, au moins, ça va.* » Et pour le vaccin, c'est non. « *On verra plus tard.* »



Yvonne, 101 ans, a eu le Covid et s'en est remise. Elle ne veut plus se faire vacciner : « On verra plus tard ».

Ici, sur 52 résidents, les deux tiers ont des troubles cognitifs, et une dizaine sont sous tutelle. Chargée de recueillir leur consentement, Cathy Dumas, aide-soignante toujours souriante, a tenu à lire à chacun le formulaire préventif. Question, dit-elle, de dignité.

La promesse de revoir les petits-enfants

A 90 ans passés, Nancy Bousquet, plutôt en forme, a gardé le ton autoritaire de la femme de tête qu'elle était autrefois. « *Qu'est-ce qu'on fait, là ?* » répète-t-elle d'une voix exaspérée, toutes les deux minutes, du matin au soir. Nancy se souvient de son enfance, mais elle a perdu la mémoire immédiate. « *Ça ne va pas trop, là-dedans* », dit-elle en pointant sa tempe. A Cathy, pour le vaccin, elle a répondu oui, sans hésiter. Que vaut ce consentement ? « *Au moment où elle le dit, elle comprend* », assure Cathy.

Pour Marie-Thérèse et Henri en revanche, 99 et 94 ans, l'un et l'autre très diminués, c'est leur fille Monique et son mari, médecin, venus de Haute-Savoie pour une heure de parler, qui ont décidé. De part et d'autre d'une vitre en Plexiglas, la communication est bien difficile. Oui, qu'on les vaccine tous les deux.

« Au moins, on pourra aller les voir dans leur chambre, enlever les masques, leur prendre la main, parce que là, tout est interdit, et c'est trop difficile. »

Ici, la vaccination, c'est pour de nombreux résidents la promesse de revoir les petits-enfants, d'aller à la messe, de sortir de cet isolement mortifère... « *Il faut être honnête. C'est horrible d'arriver en Ehpad. Il n'y a rien de spontanément joyeux*, analyse Catherine, infirmière coordonnatrice. *C'est dur pour les résidents, encore plus pour les aidants. Il faut arriver à recréer un élan.* » Faire renaître cette pulsion de vie que le Covid a brisée.



En raison de la crise sanitaire, les visites sont désormais sur rendez-vous et strictement encadrées. Les familles doivent rester derrière une vitre en Plexiglas et garder le masque en toutes circonstances. (HUGO RIBES POUR L'OBS)

Avec le vaccin, peut-être la vie reprendra-t-elle un peu de couleurs. S'ils ont quelquefois douté, beaucoup disent qu'ils n'ont plus rien à perdre. « *Je n'ai pas peur de mourir, mais je n'ai pas envie de souffrir* », dit Joséphine, 93 ans, charmante vieille dame qui vit entourée de livres et de grilles de mots croisés. A 85 ans, René aussi a dit oui. Enfermé « *comme un prisonnier* », fatigué d'être « *infantilisé* », le vieil homme bourru est rongé de douleurs et de tristesse. Entre « *ceux qui sont sourds et ceux qui ont perdu la boule* », il en a marre d'être là. Avant le Covid, sa compagne venait chaque jour. Aujourd'hui, les visites sont limitées à deux par semaine. « *Je suis presque content de ne pas la voir tant je suis triste quand elle s'en va.* » Elle aussi repart en pleurant. « *C'est un crève-cœur de les voir si malheureux, ces deux-là* », disent les aides-soignantes. Entre ses murs recouverts des dessins de ses petits-enfants, René refuse de trop se fier à la télé :

« *Un jour c'est blanc, un jour c'est noir. Si le vaccin peut nous protéger un peu, allons-y.* »

Marie-Louise, 98 ans, est ici avec sa fille Simone, 78 ans. Elles sont arrivées en juillet dernier, en pleine crise sanitaire. « *On a dégringolé d'un coup* », dit Marie-Louise. La mère, qui n'entend plus très bien, et la fille, qui souffre de sérieux troubles cognitifs, ne se quittent pas. Difficile de savoir qui prend le plus soin de l'autre, mais Marie-Louise a dit oui, pour elles deux. « *Je ne suis pas qualifiée, alors j'ai décidé de faire confiance. Ce n'est pas le moment de rater le coche* », dit la quasi-centenaire.

« On prend les personnes âgées pour des cobayes »

Pour les résidents, la campagne peut démarrer. Mais pour les soignants, c'est une autre affaire... La majorité d'entre eux ne veut pas entendre parler de vaccination. A 9 heures, ils sont une dizaine, dans la salle de relève, pour un temps d'échange à propos de la nuit. On évoque Mme B., « *qui a mis le bazar* », Madame V., qui a sonné dix fois, faisait son sac et voulait appeler un taxi, Mme C., si gentille, qui a déambulé toute la nuit... Il a fallu rassurer, calmer, attacher quelquefois.



S'ils ont quelquefois douté, beaucoup de résidents estiment qu'ils n'ont plus rien à perdre. « *Je n'ai pas peur de mourir, mais je n'ai pas envie de souffrir* », explique Joséphine, 93 ans.

Epuisés par la crise sanitaire, tous évoquent la surcharge de travail, le casse-tête des enfants auxquels il fallait faire l'école, la peur de ramener le virus à la maison, de contaminer les résidents, et aussi les fins de vie qu'il a fallu gérer seuls. « *La mort, forcément, on connaît, mais là, c'était autre chose.* » Tous espèrent que le Covid fera au moins un peu « *bouger les choses* » et mettra un coup de projecteur sur la question de la fin de vie. Un épisode traumatique. Pour autant, Hubert comme la plupart des aides-soignantes ne veulent pas se faire vacciner. Pas pour l'instant en tout cas.

L'un dit :

« On prend les personnes âgées pour des cobayes. On avance sans recul, sans suivi. Eux, dans dix ans, ils seront morts... Mais nous ? Qu'est-ce qui va nous arriver ? »

Beaucoup ont été traumatisés par le « scandale » du vaccin contre l'hépatite B, accusé d'avoir provoqué des scléroses en plaques. Et qu'importe si cette rumeur a été démentie. « On manque d'informations fiables, évidentes », dit Marie-Laure, 47 ans, qui travaille auprès des adultes souffrant de handicap mental au « foyer de vie ».



L'équipe soignante, pourtant très éprouvée par la crise du Covid, est en majorité réticente à se faire vacciner. Pour l'instant en tout cas. (HUGO RIBES POUR L'OBS)

A 59 et 51 ans, Monique, qui travaille la nuit, et Odile, à l'accueil de jour, sont des exceptions. La première attend avec impatience le vaccin. « Déjà, pour la grippe, j'étais la seule volontaire. » Avec le Covid, elle a vu deux personnes en détresse respiratoire. Cette aide-soignante pourtant très aguerrie en a pleuré. Elle se souvient aussi de cette femme qui a hurlé toute la nuit, « comme un loup »... Alors, quand les vaccins arriveront, elle ne tergiversera pas. Odile, elle, était d'abord réticente. Mais son mari a eu le Covid, et elle a eu peur. « Et puis, j'en ai marre de ne pas pouvoir embrasser mes petits-enfants. » Ses collègues restent sceptiques. « On n'a pas le recul, je n'ai pas confiance », dit Fabienne, 51 ans. Il faudrait au moins huit mois supplémentaires. » Comme Hubert, elle ne veut pas décourager les résidents, mais pour elle, non merci. Nadine, aide-soignante, affirme :

« A force de nous mener en bateau, ils nous ont braqués. »

Un sentiment ici largement partagé. « Il y a une forme de défiance, qui s'est installée au sein du personnel soignant, note le Dr Jacques. Ça ne date pas d'hier. Même pour la grippe, les jeunes mères de famille sont réticentes. » Ça le désole. Pour lui, pas de doute, il faut foncer. Ne pas trop s'embarrasser des états d'âme individuels : « La campagne de vaccination n'est pas une question de choix personnel », mais de santé publique.

